

Les seules apparitions de Marie qui nous intéresseront ici sont dans les évangiles. Les quatre rédacteurs ont témoigné, mais inégalement. Marc fait une seule mention, dans une péripétie plutôt fâcheuse, puisqu'un malentendu règne entre le Christ et les siens (4, 31-35). Jean en parle deux fois, au commencement et à la fin du ministère de Jésus. Matthieu et Luc écrivent des récits d'enfance, où la maternité joue son rôle. Mais dans le premier évangile, Marie, silencieuse, soumise, s'efface derrière Joseph, maître de l'action après Dieu. Luc est donc seul à déployer un grand récit : sur deux chapitres, entre l'annonce de l'ange et l'émancipation religieuse de son fils, Marie tient sa place légitime. Limitée cependant puisque, après l'épisode du Temple, ses manifestations se font rares. C'est en somme assez peu.

Pour compenser l'apparente sobriété des évangiles, des traditions ont bourgeonné autour de la Vierge. C'est comme si la foi avait appelé à son secours son humble petite soeur, la piété. Celle-ci a inspiré des récits hagiographiques, relatant la vie de la Vierge - certains sont très anciens -, des légendes dorées, puis des apparitions, fort nombreuses en ces deux derniers siècles.

Est-ce à dire que les textes canoniques ne suffisent pas ? Ils sont brefs, soit, mais la foi doit en observer l'étonnante propriété : le message se livre en très peu de mots. Il n'a que faire d'anecdotes, de fioritures, d'explications. Je vois de la ressemblance entre la lettre de l'Évangile et le pain de l'eucharistie : une parcelle contient le corps tout entier. Il faut donc aborder la lecture avec la confiance qui donnait à la Cananéenne la certitude qu'une miette la rassasierait. L'infini est dans l'infime. Le sens se libère pour celui qui le cherche, et il est inépuisable.

Ainsi Marie, si peu qu'elle apparaisse dans l'Évangile, donne à penser. Penser quoi ? Les fidèles aujourd'hui, surtout les femmes, sont irrités par les réflexions éternellement moralisatrices qu'inspire la mère du Sauveur. Marie est parée de toutes les vertus qu'elles n'ont pas et devraient avoir : obéissance, modestie, pudeur, discrétion, foi, bonté, et comme si ce n'était pas assez, ce modèle obligé leur demeure inaccessible puisque la perfection mariale associant virginité et fécondité n'est pas, que l'on sache, à la portée des femmes ordinaires.

Laissons ces thèmes rebattus. Notre entreprise se limitera à une seule question : en quoi Marie, qui n'est pas l'agent du salut, le préfigure-t-elle néanmoins ? Le Christ germe en son sein. A travers ce qu'il nous dit d'elle, Luc parle déjà de lui. D'habitude on dit que les fils ressemblent à leur mère. Ici nous disons : la mère ressemble à son fils. Cherchons donc les clartés annonciatrices du jour qui monte, l'allusion à ce monde nouveau dont elle apporte les prémices, et qui font chanter la vie autrement.

*

* *

Luc, dans les deux missions dont Dieu charge l'ange, l'une chez Zacharie, l'autre chez Marie, met en relief la transition entre deux mondes. Entre les deux équipées, le contraste est saisissant. Le premier destinataire est le symbole du monde ancien. Zacharie est un vieillard, il accomplit la loi et excelle en sa charge, et l'ange en lu visitant respecte cet ordre-là, du moins conserve-t-il un sens aigu de la hiérarchie. Il atterrit dans le lieu le plus auguste, le Temple de Jérusalem, à l'instant le plus solennel, où dans le Saint des saints, l'officiant brûle l'encens. Il se poste à l'endroit le plus sacré, à droite de l'autel et s'adresse au personnage le

¹ France Quéré, *Marie*, DDB, Paris, 1996, p.23-32.

plus éminent de la communauté, le grand prêtre. A tout seigneur, tout honneur. Et celui-ci nous a été présenté, avec sa famille, ses fonctions, ses vertus, son souci, avant que se manifeste l'ange. Quand le messager descend, nous avons où il va : en plein cœur du monde juif. Dieu, pour manifester sa volonté, a emprunté le chemin coutumier jusqu'alors de sa gloire. Mais quand il dépêche pour la seconde fois son ange, on ignore le but de la course. « Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu... » Où ? Attendez la suite. Se succèdent alors les articles indéfinis, une ville appelée Nazareth, un homme, nommé Joseph, une jeune fille nommée Marie. Rien que l'on connaisse. Nazareth est une bourgade obscure dans une province décriée. A la maturité du Christ, elle continuera à faire rire comme nous rions aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, de Landerneau : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » De Joseph, on nous dit qu'il descend de David, seul détail honorifique dans le tableau. Mais outre que cela arrive à d'autres, l'Évangile ne dit rien de plus de cet homme, pas même son métier. Marie rend Luc encore moins bavard. Ce n'est pourtant pas la coutume que de présenter une femme sans dire de qui elle est la fille. A l'époque, et pour longtemps encore, une femme ne se définit que par d'autres qu'elle, et d'abord par son père. Luc a en effet indiqué de quelle branche sortait Elisabeth, qui est pourtant un personnage moins important.

Or ce silence sur les origines, au lieu d'intriguer les commentateurs, les a métamorphosés en détectives. Ils ont réparé l'omission de Luc. Au siècle dernier notamment, où l'on tenait beaucoup à ce que Jésus ne soit pas de souche populaire, des prédicateurs ont déduit que Marie était « de bonne famille », selon le mot d'un archevêque, et issue elle aussi de la maison de David. Pourquoi pas ? Sauf que Luc n'en dit rien. Il me semble plus utile d'examiner ce silence que de le combler, en émoussant ainsi l'audace du texte. Qu'elle sorte d'un palais ou d'une mesure, visiblement l'évangéliste s'en moque. Sa désinvolture fait mieux encore : en ne parlant pas du père auquel Marie appartient encore, il fait un pied-de-nez à l'ordre familial le plus enraciné, qui est le patriarcat. Les filles doivent obéissance absolue et Marie est censée incarner cet idéal. On n'en jurerait pas vraiment ici : ni elle ni Luc ni l'ange ne se préoccupent des sentiments qui à pareille nouvelle agiteront un cœur patriarcal.

Pas d'antécédents connus ; son nom la maintient même dans l'anonymat dont pourtant il l'arrache. C'est en effet le plus ordinaire qui soit. Dans le Nouveau Testament, on ne compte pas moins de sept Marie différentes. Elle est Marie, parmi d'autres Marie. Il y a plus étonnant encore. Tout à l'heure, Luc prenait soin de nous vanter les mérites des époux Zacharie. Sur la mère de Dieu, pas un éloge, et cette discrétion est commune à tous les évangiles : aucun ne lui applique la moindre épithète flatteuse. La tradition à nouveau se chargera de remédier à cet oubli. Les peintres en feront une beauté, les prédicateurs, avec toutes sortes d'effusions, l'exalteront comme la figure indépassable de l'humanité. Mais dans les textes règne ce surprenant silence.

Dieu a donc élu une femme, osons dire : quelconque, au sens où l'on ne sait presque rien d'elle ! Cette silhouette à peine esquissée la fait ressembler à n'importe qui, sauf que n'importe qui, dans le Royaume qui vient, importe plus que les autres, y compris et surtout ceux qui ne sont pas n'importe qui. Fi donc des grandeurs terrestres ! La première béatitude que le Christ prononcera sur montagne, au début de son ministère, éclatera par ses mots : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! » Ici, le royaume des cieux est en elle. Aux humbles, la part des rois ! La première béatitude roule un lointain écho du Magnificat : « Il a jeté les yeux sur l'abaissement de sa servante. » Marie, quand elle prononce cette action de grâces, ne répète pas seulement l'ancien cantique que la naissance prochaine de Samuel avait inspiré à sa mère Anne, elle dit vraiment ce qu'elle est : quelqu'un qui, comme une servante, n'a, au sens où le monde entend ces mots, ni naissance, ni maison, ni nom.

* *

L'ange, en visitant Marie, a dédaigné les gloires humaines ; il est allé vers l'insignifiance d'un pays, d'une famille, d'un sexe : c'est à une femme qu'il parle. La pauvreté de Marie est une pauvreté selon l'esprit, dûment attestée par le texte, c'est une pauvreté qui libère des possessions, des sites grandioses, des hautes charges, des lignées illustres. Luc fait sa révolution en ne nommant pas l'origine de cette jeune fille déliée d'attaches, que l'ange vient cueillir comme une simple fleur des champs.

Cette légèreté se confirme avec la mention de Joseph. Elle est dite « fiancée » à celui-ci, mais jamais Luc ne parlera, comme Matthieu, d'une Marie épouse. Il la désignera comme le font Marc et Jean, par le seul lien auquel il tienne, celui qui l'unit à son fils. Il parlera de la mère de Jésus ou, si Joseph l'accompagne, des parents de Jésus. Mais aucun mot ne désignera leur conjugalité. Est-ce que ce troisième titre de mère éclipse les deux premiers, de fille et d'épouse, vu l'état particulier que lui donne un tel fils ? La mère d'un Dieu ferait oublier les appartenances et les alliances humaines, rendues dérisoires auprès de la parenté sublime qui lui échoit ? Il est vrai qu'il n'y a pas de proportion, mais cet écrasement de l'humain par le divin ne ressemble nullement à la démarche du Christ. Il n'est pas venu confondre de sa haute stature la petitesse de la condition de l'homme. Au contraire, il est venu l'exalter.

Le monde nouveau qu'il inaugure jette ses premières lueurs avec Marie. Joseph, par la généalogie que lui assigne l'Évangile, appartient, comme Zacharie, au monde ancien, celui des fidélités ancestrales, des attaches terrestres. Ces grandeurs-là ont leur prix, et le Christ ne les renie pas, mais il ne s'est pas donné pour rôle de confirmer ce qui existait avant lui, il a voulu apporter au monde ce que celui-ci ignorait encore, le signe d'un règne où la liberté, l'espérance et l'amour prendraient le pas définitif sur les rapports d'orgueil et de force, et même sur ceux du sang.

Le seul lien dont l'ange fasse mention est celui de la maternité. Le lien qui unit une femme à un Dieu est la seule expression sûre de la liberté et de l'amour : reconnaissons Marie à ce signe.

Comme tous les êtres humains, elle a subi sa naissance sans rien en connaître ni en décider ; elle a partagé la passivité des sujets commençants. Et comme toutes les femmes de son peuple, son union a été combinée par sa famille. Le mariage, en ce temps-là, est une affaire qui se conclut entre pères, et on ne lui a probablement pas demandé son avis. Tant mieux si Joseph est assez aimable pour être aimé, mais c'est un coup de chance.

*

* *

Demandons-nous plutôt qui est Marie. Une jeune juive que rien apparemment, sauf dans le secret de Dieu, ne distingue des jeunes filles de son peuple. Or toutes les jeunes filles juives portent dans leur cœur le même rêve, et encore aujourd'hui : devenir la mère du Messie. Être l'élue au sein du peuple élu, la bienheureuse entre toutes les femmes.

Quand l'ange s'adresse à Marie, il ne lui apprend donc rien qu'elle n'ait déjà beaucoup rêvé et même espéré, et les mots magnifiques qu'il prononce ne vont pas au-delà de ses songes ordinaires : il annonce au demeurant un messie parfaitement conforme à l'attente juive, et que le Christ élargira infiniment. La seule nouvelle qui lui soit apportée, c'est que c'est elle la choisie parmi toutes ; elle, et non la voisine, exaucera l'attente du peuple. Voilà ce qui la comble de ravissement.

Le choix de Dieu suscite en elle une véritable tempête d'espérance, d'allégresse, d'impatience et s'il est une ombre au tableau, une seule inquiétude, elle est dans ce futur où l'ange a mis la réalisation de la promesse. En somme, il faut attendre, et cette nouvelle si belle a le défaut d'être encore dans le temps des incertitudes : l'avenir déçoit si souvent !

Elle parle alors à l'ange ; au lieu du simple *amen* que l'on attend, elle pose une question qui a souvent été comprise comme une objection : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? » C'en est une en effet, mais c'est elle-même qui la crée, en créant l'in vraisemblance et le scandale. Car elle tire, dans sa hâte, et de toute sa force, l'événement dans le temps présent, elle use du temps grammatical que l'ange s'était gardé d'utiliser; cette âme affolée de joie essaie de faire que soit tout de suite ce qui est apparemment prévu pour demain. C'est elle qui fait surgir le caractère divinement admirable mais humainement paradoxal de cette conception. C'est elle qui met en relief l'impossibilité qui serait restée inaperçue si elle avait tranquillement admis l'échéance encore lointaine du futur. Le plus beau de tous les rêves, l'ange le lui a confirmé. S'il est pour demain, cela ne change rien à la nature d'un rêve qui est toujours dans l'absence, dans un temps autre que celui où l'on vit, et c'est comme si l'ange n'avait rien dit : Marie et (mites les jeunes juives partagent ses pensées, il s'est dérangé pour rien, avec ses grandes ailes blanches.

Dans sa fièvre, Marie ramène le rêve dans la réalité, quoiqu'il en coûte à la vraisemblance ainsi malmenée. En introduisant le premier verbe au présent, « je ne connais », en sommant l'ange de se prononcer sur l'imminence de l'événement, elle l'oblige à lui en dire plus que la prophétie dont il était officiellement chargé ; il la fait entrer, à sa demande, dans le secret de Dieu et dénoue l'objection que son ardeur a sciemment créée.

« Comment cela se fera-t-il ? » La voilà, la phrase importante, qui traduit l'immense adhésion, ô combien spontanée, à l'annonce. Les commentateurs ont préféré disserter sur la proposition subordonnée : « puisque je ne connais pas d'homme », où ils ont lu la profession de virginité perpétuelle, pour eux essentielle. Mais n'importe quel enfant de l'école primaire pourrait leur faire observer qu'ils ont négligé ce que la grammaire appelle éloquentement la proposition principale : « Comment cela se fera-t-il ? » La question traduit la foi de Marie, si puissante que ce qui est annoncé doit pour elle se réaliser sur-le-champ. Son ardeur emporte les obstacles qu'elle suscite, comme une vague efface les pas sur le sable. Que son père se fâche, que le fiancé la répudie, que le village la montre du doigt, pas une pensée pour ces détails, infimes en regard de ce qu'elle attend. Bel exemple de soumission que cette fille, à laquelle la tradition prêle à peine quinze ans !

La foi de Marie, c'est la fièvre, la hardiesse, les saintes lois allègrement profanées, un ange pudiquement sollicité, le temps précipité, par une belle impatience sauvage qui a saisi le bonheur par les ailes et l'offre à la terre bientôt éblouie.